

prend son bien où on le trouve. Cette transition est d'autant plus rapide qu'elle se fait en chemin de fer. — Eh ! mon Dieu oui, en chemin de fer ! — La locomotive, ô jeu du destin, rase en sifflant la majestueuse enceinte de murailles autour desquelles volaient autrefois les quadriges. Ce contraste me semblait si bizarre, qu'après une demi-journée passée dans cette ville ressuscitée, je me figurais, sous l'empire d'une illusion, voir entrer à la gare des personnages à la blanche tunique et à la toge laticlave bordée de pourpre, pour y prendre leurs billets et monter en wagon.

Je ferai grâce au lecteur d'une promenade en ma compagnie dans les rues solitaires de la reine des ruines. Je ne le conduirai ni à la maison du Faune, ni à celle du poète tragique, ni à celle de Diomède, ni au théâtre, ni à l'amphithéâtre, ni aux temples, ni aux thermes, ni même à la Bourse. (Il y en avait une à Pompéï, *Pæcilum*). Mais je tiens à formuler une idée qui m'est venue à cette époque, et qui, pour peu qu'elle fût aidée, devrait faire son chemin dans le monde.

Le gouvernement italien s'intéresse vivement à cet inestimable joyau qu'il a la gloire de posséder sur son sol. Chaque jour il fait des efforts et des sacrifices sérieux pour en découvrir quelques nouvelles facettes. Un droit d'entrée de deux francs perçu sur chaque visiteur, au moyen de tourniquets (il y a des tourniquets à Pompéï !) produit bon au mal au moins une centaine de mille francs, qui sont affectés exclusivement à la conservation de cet admirable musée, et aux fouilles qui l'agrandissent. Mais, quand sur cette somme on a prélevé les frais d'entretien, le traitement des conservateurs, celui des archéologues préposés aux fouilles, et le salaire des vingt-cinq gardiens ou concierges en uniforme qui veillent sur la cité mystérieuse et y conduisent les visiteurs, il reste à peine une vingtaine de mille francs qui sont spécialement appliqués aux fouilles nouvelles. Or, on conçoit qu'avec de